

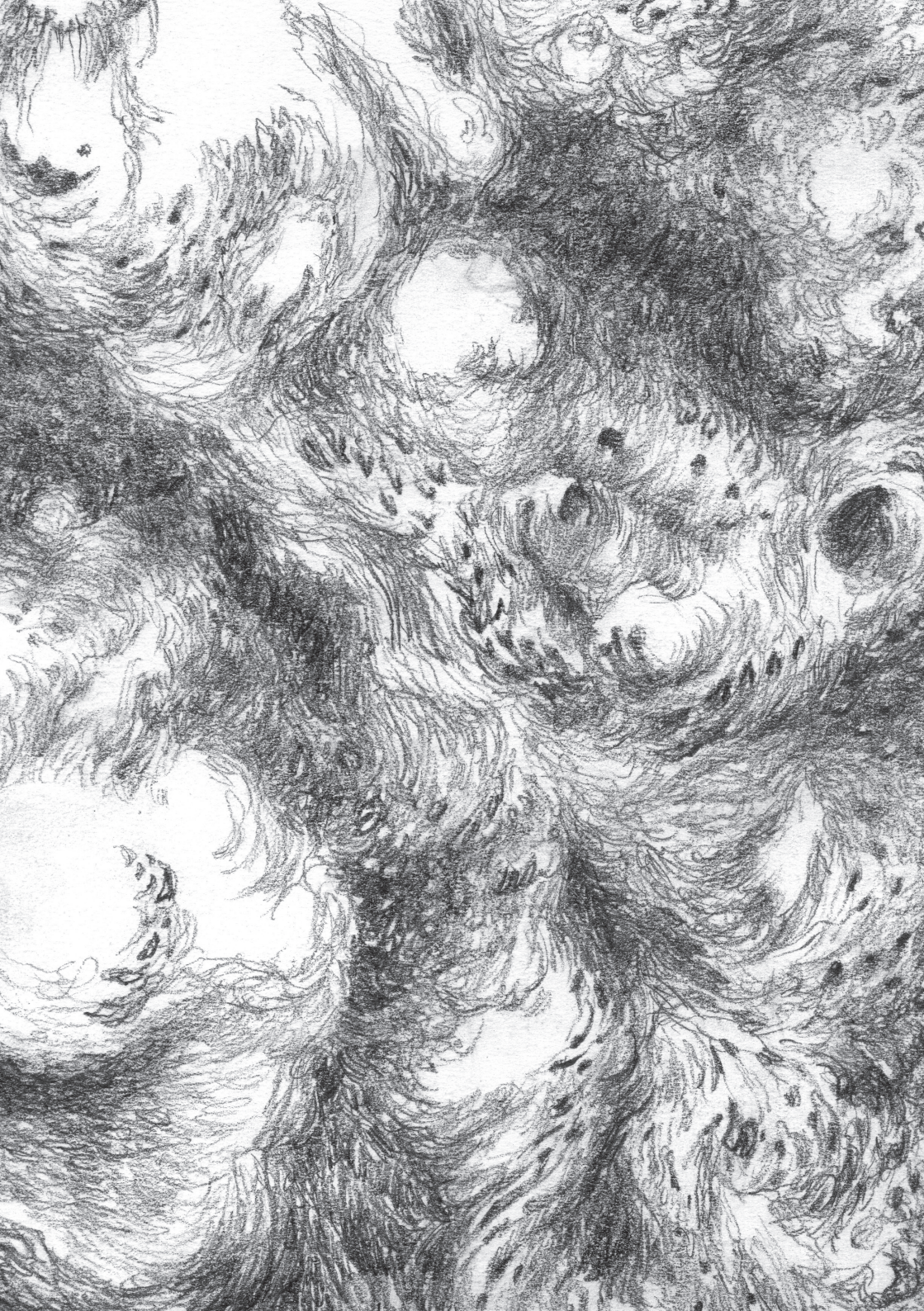


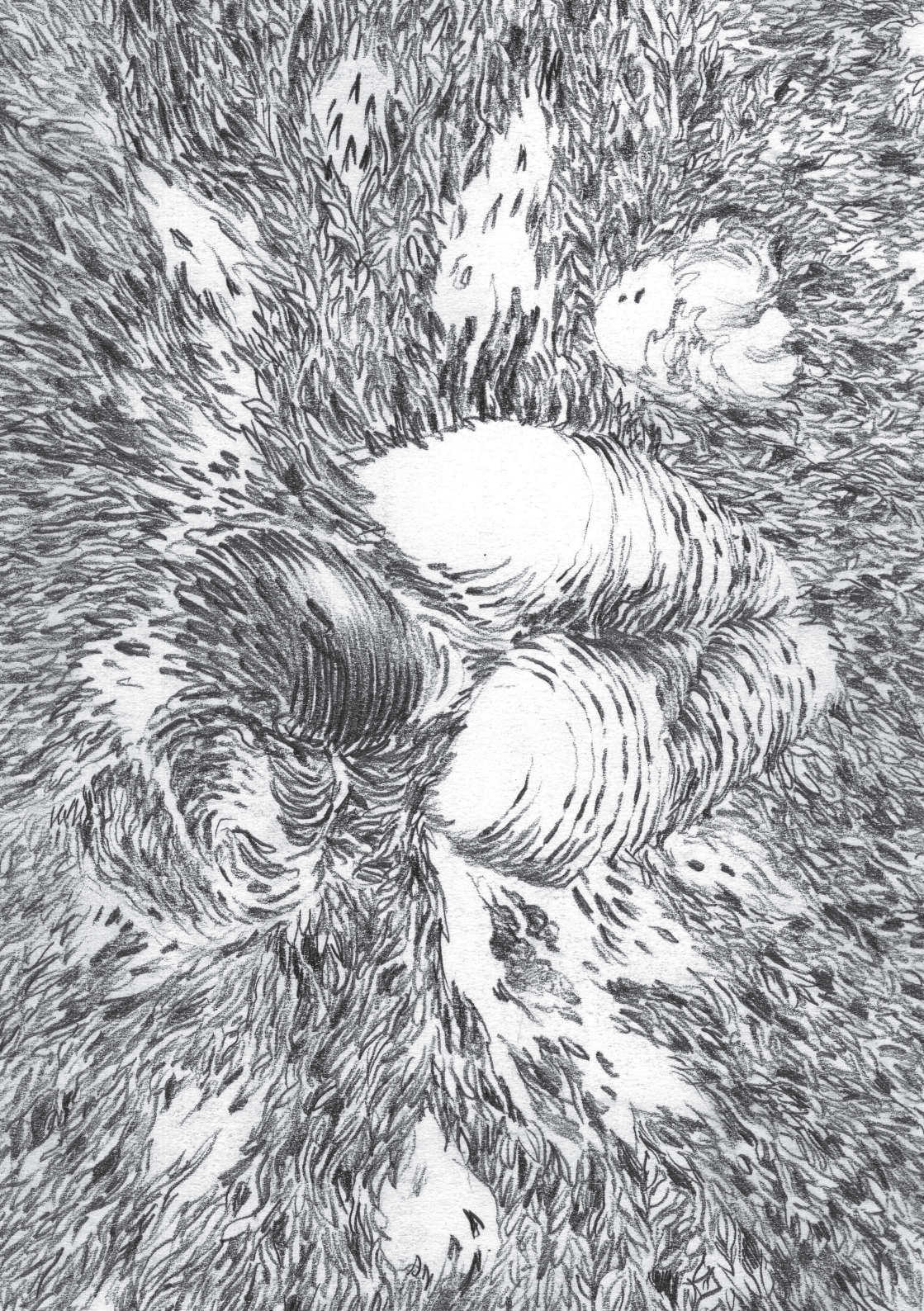


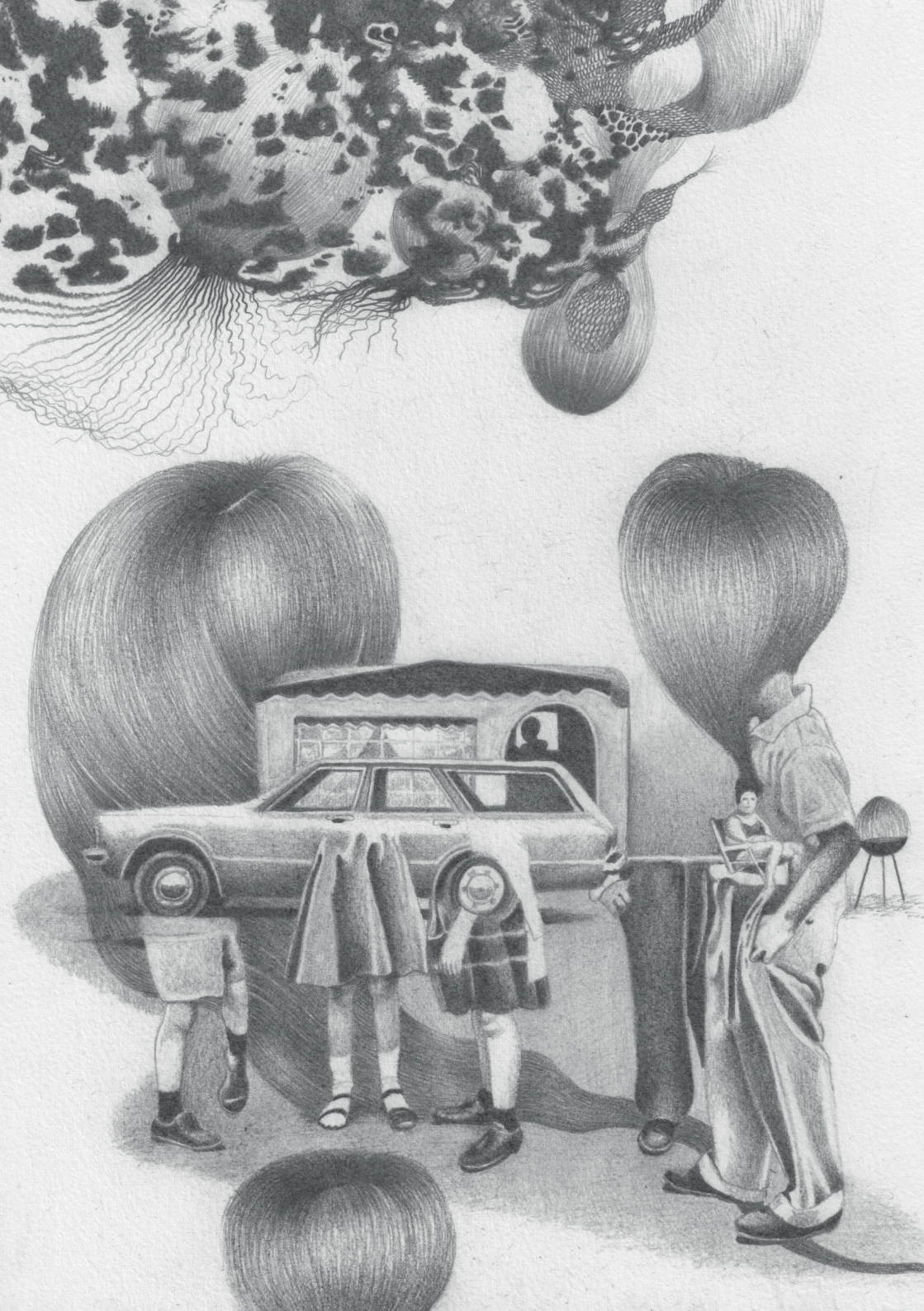




CSV-61021h1 - 212X
X773 - 1412018 - VSD









Vortex et littérature

quand la ville fond

Sur la table de la cuisine, un mot de Bram indiquait qu'il était absent.

Je suis absent – Bram, dit le mot.

Quentin Leclerc, *La ville fond*, L'Ogre, 2017.

Nous aussi, nous nous trouvons
au cœur d'autres soleils exposés et éteints,
au cœur d'étoiles mortes dissoutes dans le néant.

Quentin Leclerc, *La ville fond*, L'Ogre, 2017.

Bram lit son journal. Le livre commence alors que la lecture du journal absorbe Bram qui est veuf. En lisant son journal, Bram qui est veuf qui vit à la campagne s'aperçoit qu'il est en retard. La montre que Bram consulte alors qu'il lit son journal lui indique soudain que l'heure est passée. Bram a été à ce point distrait par la lecture de son journal qu'il en a oublié de consulter sa montre et de vérifier l'heure si bien qu'il s'est mis bêtement en retard. Bram qui est veuf qui est en retard et qui vit à la campagne doit se rendre en ville en bus. Chaque semaine, Bram se rend en ville pour acheter des médicaments à la pharmacie. Ce jour-là, parce qu'il lisait le journal, Bram s'est mis en retard pour prendre le bus qui va en ville où il désire se rendre afin d'échanger contre argent les médicaments dont il a besoin chaque semaine. Bram qui est veuf, qui est en retard, qui veut prendre le bus se dépêche pour ne pas le louper. Il quitte son journal pour se diriger d'un pas rapide parce qu'il est en retard vers son arrêt de bus où il découvre que le véhicule qui doit l'amener en ville est immobilisé. Le bus que doit prendre Bram qui est veuf et qui n'est plus vraiment en retard pour se rendre en ville acheter ses médicaments a les quatre roues éclatées. Bram qui est veuf allait chaque semaine acheter les médicaments de sa femme à la pharmacie, en ville, mais maintenant qu'il n'a plus de femme il continue à prendre le bus pour acheter ses propres médicaments. Le bus qui doit l'amener à la pharmacie et qu'il a failli louper parce qu'il lisait le journal a les roues crevées. De ce fait, il n'est plus vraiment en retard pour prendre son bus. Il n'y a aucun moyen que le bus reparte avant plusieurs heures, voire plusieurs jours. Cela attriste Bram, qui est veuf et qui à présent risque d'être en retard pour acheter ses propres médicaments qui ne sont plus ceux de sa femme, tout ça parce que le bus qui doit l'y amener ne peut plus rouler étant donné que toutes ses roues ont éclaté. Bram qui voudrait se rendre en ville est obligé pour l'heure et les jours à venir de rester à la campagne. Bram pourrait se rendre en ville à pieds mais lorsqu'il arriverait, tout serait fermé parce qu'il serait trop tard. Il faut attendre que le bus soit réparé. Les roues du bus, que prend chaque semaine Bram lorsqu'il ne lit pas son journal et qui lui permettrait de se rendre en ville, ont éclaté et le chauffeur tente de les réparer. Le chauffeur du bus qui amène Bram chaque semaine en ville ne parvient pas à réparer le véhicule et tous doivent rester sur place en rase campagne, loin de la pharmacie où se trouvent ses médicaments. Bram qui est de plus en plus en retard observe le chauffeur ne pas réussir à réparer les roues crevées de son bus qui prend feu. « Depuis que la ville fondait, bien des choses avaient changé. Bram n'en savait rien encore ». On ignore ce que Bram désire réellement dans le fait de vouloir se rendre en ville à présent qu'elle fond, mais puisqu'il ignore qu'elle fond, on se dit qu'il désire quand même aller acheter ses médicaments. Mais le bus qui devait l'y conduire s'est embrasé alors que son chauffeur tentait de le réparer pour y amener Bram qui avait commencé par se faire absorber par la lecture de son journal, nous le rappelons. C'est ainsi que commence le roman de Quentin Leclerc qui s'ouvre sur Bram lisant son journal.

Bram lit d'abord son journal, donc. Parce qu'il lit son journal, Bram loupe l'heure de son bus, mais finalement il n'est pas vraiment en retard parce que lorsqu'il arrive à l'arrêt, le véhicule qui doit l'amener en ville est encore là à l'attendre, ou presque, parce que les quatre roues que tente de réparer le chauffeur sont crevées. Le bus que doit prendre Bram qui est veuf pour se rendre en ville pour acheter ses médicaments et qui est immobilisé à la campagne parce que ses roues ont éclatées à cause de la chaleur s'enflamme parce que la ville fond mais Bram n'en sait rien encore. Le bus qui est réduit en cendres à la campagne où vit Bram parce que la ville fond est le second à disparaître du roman après la femme de Bram qui est morte. La femme de Bram dont on apprend qu'elle est

morte parce que son veuf de mari a cessé d'aller chercher ses médicaments à la pharmacie mais qui continue de s'y rendre pour acheter les siens est présente dès le début du texte comme l'est le bus qui part en fumée devant le chauffeur et Bram. Sauf que le bus est présent dans le texte avant de disparaître dans l'histoire. La femme de Bram qui est déjà absente parce qu'elle est morte parce qu'il est veuf et le bus qui disparaît en fumée parce que la ville fond bien que tout le monde semble l'ignorer sauf nous qui connaissons déjà le titre du livre continuent tous les deux d'être présents dans le texte en plus de Bram et du chauffeur. Ce dernier aussi disparaît dans l'histoire quand le bus se voit réduit en cendres à cause de la ville qui fond. Le chauffeur de bus fond lui aussi en regardant son bus s'embraser. A mesure que le bus brûle, les genoux du chauffeur s'enfoncent dans la boue du champ. Quand il ne reste plus rien du bus qu'une surface calcinée, quelques braises et un tas de cendres, le chauffeur est pleinement dans la boue du champ, il est comme fait de boue, de boue de champ, de terre humide et d'herbe du champ, «il est comme le golem des contes, observe Bram, comme ce monstre terrible». Mais bien que le chauffeur du bus se soit transformé en monstre de boue, qu'il ait fondu dans le paysage, qu'il soit à présent aussi de cendres comme tous les biens de la ville étaient à présent de cendres depuis qu'elle fondait, il continue d'être présent dans le texte comme le bus et la femme morte de Bram et il revient tel qu'il était ou presque avant de fondre sous l'effet de la ville qui fond et ce dès la phrase, dès le paragraphe, dès le chapitre qui suit comme tout ce qui disparaît, périt ou fond dans le roman. Le chauffeur qui vient de se transformer en tas de boue continue d'accompagner Bram dans son voyage vers la ville ainsi que le bus qui réapparaît comme si de rien n'était au chapitre 3, et arrive quelques minutes après que Bram se fut assis sur le banc d'arrêt de bus, à l'heure prévue. Le bus arrive après que Bram et le chauffeur du bus aient dans le chapitre précédent traversé la forêt et construit une tombe pour la dépouille calcinée de la veuve qui tient le bar du village où Bram habite et qui était partie en ville en pleine nuit et à travers champs pour acheter l'alcool nécessaire pour alimenter son commerce, alcool que les citadins utilisaient pour incendier les immeubles et brûler les femmes, mais cela elle l'ignorait. Tout cela arrive avant que le pneu arrière gauche du bus que parvient finalement à prendre Bram ne crève. Tout cela arrive avant que le bus ne s'immobilise loin de la ville et de la pharmacie et que tout recommence à peu de chose près.

Au chapitre deux, c'est le chauffeur de bus qui lit le journal. Le chauffeur de bus au début du deuxième chapitre est absorbé par le journal qu'il lit, à peu près comme Bram au début du premier chapitre. Bram apparaît soudainement dans l'encadrement de la porte de chez lui alors que le chauffeur de bus lit le journal. Si Bram apparaît soudainement, c'est qu'il avait en quelque sorte disparu, comme auparavant sa femme morte, le bus parti en flammes et le chauffeur réduit en un tas de boue. Le journal que lit le chauffeur de bus chez Bram publie des photographies floues où l'on distingue des silhouettes, l'ombre des flammes et des bâtiments sans relief. Des articles de journaux sont fixés sur le réfrigérateur de Bram qui rassemblent toutes les destructions de l'humanité depuis ses débuts, jusqu'à son extinction. Les photographies des journaux que lisent Bram et le chauffeur de bus où l'on distingue des silhouettes, l'ombre des flammes et des bâtiments sans relief sont les visions des hommes disparus. Bram archive les articles des journaux qu'il fixe à son réfrigérateur pour conserver une mémoire de l'humanité, une mémoire des hommes et des lieux. Sans les articles des journaux et les photographies où l'on distingue des silhouettes, l'ombre des flammes et des bâtiments sans relief, on reproduirait sans cesse selon Bram les mêmes choses qui sont les mêmes erreurs comme d'oublier les personnes disparues, ce qu'il ne souhaite pas, peut-être parce qu'il est en train de disparaître à mesure qu'on lit le roman qui l'écrit. A ce stade du récit nous comptons comme disparus réapparus inscrits dans le texte trois personnages que sont Bram, sa femme, le chauffeur de bus. Le chauffeur de bus ne sait pas ce qui tient de la réalité ou du rêve. Il croit se souvenir s'être endormi la veille après que son bus a pris feu et qu'il a traversé des labyrinthes de blé et la forêt. Bram et le chauffeur de bus se rendent à l'arrêt de bus en empruntant un autre chemin que d'habitude. Le chauffeur de bus ne sait plus s'il a rêvé la forêt par laquelle il passe avec Bram pour rejoindre l'arrêt de bus pour se rendre en ville ou si c'est la réalité. Il espère avoir rêvé la forêt car cela voudrait dire qu'il a aussi rêvé son bus en cendres et qu'il n'y aurait en réalité plus de problème pour se rendre en ville et quitter la campagne. Bram et le chauffeur de bus traversent la forêt où ils découvrent la dépouille calcinée d'une femme que l'on reconnaît à ses longs cheveux intacts et peignés. Le chauffeur croit reconnaître la veuve aux longs cheveux peignés dans cette dépouille aux longs cheveux intacts. Il prend cette dépouille comme un terrible présage, comme un terrible avertissement, car il imagine que la course de la veuve en ville pour acheter de l'alcool pour alimenter son commerce a été responsable d'un tel état de mort et de destruction. Il préfère imaginer que la dépouille de la veuve aux longs cheveux peignés et intacts est en réalité un mannequin. Le chauffeur de bus a peur de se perdre dans la forêt dont il ignore si elle est imaginaire ou réelle car il imagine que cette forêt débouche à divers endroits du monde en fonction de là où on en sort, mais que seul Bram connaît les endroits exacts où sortir pour déboucher sur les lieux exacts qu'on recherche. «Bram était comme un

magicien » se dit le chauffeur qui ne sait plus ce qui tient du rêve ou de la réalité. Bram et le chauffeur parviennent finalement au tas de cendres du bus qu'ils regardent avec colère et désespoir parce que tout espoir qu'ils puissent un jour se rendre en ville semble définitivement éteint. Le chauffeur disparaît. Un petit garçon apparaît, puis disparaît à son tour. Le petit garçon qui apparaît puis disparaît griffe Bram au visage. Il se met à pleuvoir. La pluie tombe avec une étonnante rigidité qui blesse presque les mains de Bram et accompagne le sang de ses plaies vers le sol dont on ne sait plus si elles sont le fait de la pluie ou du petit garçon qui a disparu. Bram qui est blessé qui est trempé qui est veuf se réfugie dans le bar de la veuve qui est morte, mais dans le bar du village il n'y a plus de veuve puisqu'elle est morte. Il en déduit que la femme brûlée de la forêt avec ses longs cheveux peignés et intacts qu'il avait pris pour un vulgaire mannequin était la veuve, morte. En passant devant la boucherie pour se rendre dans la forêt pour enterrer la veuve morte qui n'est pas un vulgaire mannequin comme il le croyait, Bram voit à travers la vitrine et la pluie des tripes accrochées qui lui rappellent la veuve aux cheveux peignés et intacts en proie à un monstre ou à un tyran. Complètement trempé par la pluie il retrouve rapidement le corps de la veuve morte dans la forêt qu'il enterre en creusant la terre comme un chien. Quand il se relève, il est maculé de boue et de terre de la forêt, semblable à un monstre. « A présent c'est moi le golem » se dit-il, comme il l'avait dit du chauffeur de bus dans le chapitre précédent quand celui-ci avait fondu devant le bus en flammes. Bram rentre chez lui et s'endort comme s'était endormi le chauffeur la veille, chez lui en rentrant de la forêt dont il avait l'impression qu'elle se répétait, qu'elle se bouclait sur elle même, qu'à peine passé quelques arbres les mêmes revenaient, les mêmes branches lui griffant les mêmes endroits du visage comme le petit garçon celui de Bram. Quand il se réveille, Bram dont le visage a été griffé par un petit garçon et les branches de la forêt lit le journal dans lequel il y a un article sur le chauffeur de bus qui est parvenu à se rendre en ville à pied en bravant la tempête la nuit. Bram se rend le matin à l'arrêt de bus où il prend le bus à l'heure prévue pour se rendre en ville pour acheter ses médicaments. Le bus qui amène Bram en ville le conduit vers la pharmacie où il doit acheter ses médicaments jusqu'à ce que la roue arrière du véhicule ne crève. Et que tout recommence de la même façon, ou presque.

Car de là tout continue de se rejouer irrémédiablement, inextricablement sans qu'on ne sache ce qui tient de la réalité ou du rêve. Le bus, le bar, la boucherie reviennent sans répit au cours du récit, de manière hélicoïdale. Les phrases, les situations se répètent presque à l'identique, de manière cauchemardesque à mesure que l'intrigue et que le roman s'écrit. Au début de chacun des chapitres qui suit ou presque, Bram est réveillé par un coup de téléphone. La femme de l'accueil le prévient qu'on l'attend dans le hall. Toujours la même phrase. De là se bousculent villageois, policiers, chef du village, troupe de gardes, fermier, bataillon de femmes, veuve, boucher, vrai chauffeur, faux chauffeur, maire et porcs. Les porcs qui prennent la fuite quittent la ferme pour fuir la menace qui vient de la ville. Ils s'éloignent de la campagne. L'instinct des porcs au contraire de celui des villageois, de Bram et du chauffeur de bus les mènent loin de la ville. Les porcs ressentent les menaces, ou les morts qui sont les fantômes. En s'éloignant de la ferme vers la forêt les porcs fuient ce changement qui les effraie qui vient de la ville qui fond, ils fuient quelque chose de l'ordre de la destruction d'eux-mêmes tandis que la curiosité des hommes, elle, les poussent systématiquement dans le gouffre de la ville qui les attire bien qu'elle fonde. Le trou noir attire toujours et systématiquement Bram, le chauffeur de bus et l'ensemble des villageois qui tous semblent courir à leur perte comme le fermier qui se suicide devant ses porcs qui fuient ville et campagne qui fondent. Le bus, le bar, la boucherie reviennent inlassablement comme le bureau du maire, la forêt, le cimetière, la charrette et les porcs, ainsi que tous les autres personnages du roman qui sont réduits à leur seule fonction sociale dont rapidement on ne sait plus si elle est réellement la leur. Ces personnages de roman, tantôt bons tantôt méchants, dont on ne sait plus s'ils sont vrais ou faux, ni quelles sont leurs véritables fonctions bien qu'ils ne soient que ça, reviennent sans cesse, les morts devenant des revenants, les revenants mourant sans cesse. « Depuis que la ville fondait, les visages des vivants étaient cousus à la va-vite sur ceux des morts. Bien sûr, Bram était loin de l'imaginer ». A la fin de chaque chapitre qui commence à peu près tout le temps par la même phrase, la même phrase ou presque clôt le chapitre, ou presque, de manière extrêmement lancinante, cauchemardesque et hélicoïdale. La même phrase ou presque clôt chaque paragraphe comme chaque chapitre dont on a l'impression qu'ils se répètent comme la forêt que traversent Bram et le chauffeur de bus. Tout cela depuis que la ville fond. Les phrases, les situations se répètent presque à l'identique, de manière cauchemardesque à mesure que l'intrigue et que le roman s'écrit. A mesure que le roman s'écrit, l'intrigue se déroule qui est celle du roman qui s'écrit. Quentin Leclerc fait très bien cela. Quentin Leclerc écrit un roman qui est La ville fond où la ville fond à mesure que le roman s'écrit et où il décrit la ville qui fond en même temps que se déroule sous nos yeux la description de l'écriture même de ce roman où tout fond jusqu'au langage à cause de la ville qui elle même fond en même temps que Quentin Leclerc l'écrit parce qu'il faut qu'elle fonde pour que Quentin Leclerc l'écrive.

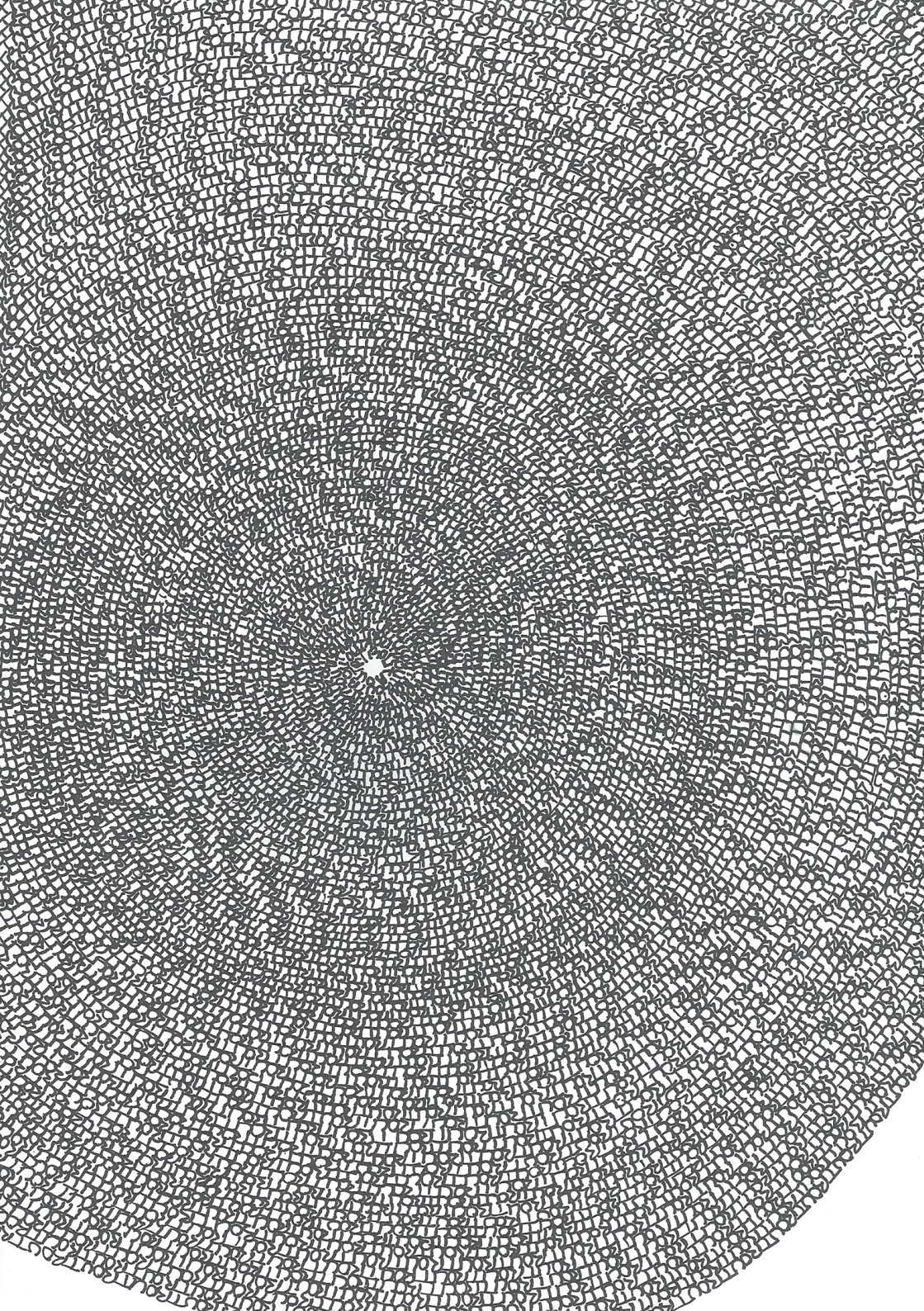
Quentin Leclerc écrit son roman comme un jeu vidéo où les parties se suivent et se ressemblent sans qu'elles ne soient jamais identiques aux précédentes parce que le but est toujours le même, rejoindre la ville, en bus, alors que la ville fond mais qu'à partir de là tout se met à capoter dans un reboot incessant, un ressac perpétuel, un retour infini comme celui du bus qui est réduit en cendres mais qui attend les personnages à l'heure prévue, comme le langage lui-même contaminé par le titre dissolvant qui fait que la ville fond en même temps que le langage bégaie sans fin emporté par son propre mouvement en une répétition infinie qui fait que tout se répète, retour incessant du langage sur lui-même disséminant langue et sens dans une répétition infinie qui finit par transformer le but de Bram en une quête apparemment absurde et tragique bien qu'elle ne le soit pas. Cette aventure en apparence dérisoire - atteindre la ville alors que la ville fond -, devient progressivement le théâtre du combat acharné entre Bram et le monde qui l'entoure et qui fond et qui se dérobe à lui autant que le récit de sa propre écriture, celui qui ressasse sans cesse les mêmes mots, les mêmes phrases, les mêmes images et le même récit ou presque, ce récit donc qui semble parfois nous échapper ou presque. Le théâtre du combat entre Bram et le monde qui se dérobe à lui n'est pas seulement celui de l'irréparable disruption du monde qui fond et qui emporte tout dans sa fonte disséminante, il est aussi celui de l'écriture presque en temps réel de ce roman qui est également de l'ordre de la disruption. Celui de sa propre écriture. Et cela depuis que la ville fond. Mais surtout depuis que Bram s'est fait absorbé par la lecture de son journal qui est aussi l'écriture de son propre récit. L'écriture de Quentin Leclerc consisterait à rendre le réel un poil plus étrange qu'il n'est. L'écriture qui est représentation du monde et du réel consisterait à les rendre étranges au sens d'étrangers à eux mêmes, au sens d'identiques à ce qu'ils sont, bien qu'ils ne le soient plus tout à fait. L'écriture conduit à représenter le réel tel qu'il ne l'est déjà plus, à représenter le réel tel qu'il n'est déjà plus, le représentant toujours un poil en retard par rapport à ce qu'il est c'est-à-dire ce qu'il a été. Bram est en retard dans le roman parce qu'il a été absorbé par son journal. Bram est en retard parce qu'en étant absorbé par son journal il est littéralement en train d'être écrit, ce qui le rend toujours légèrement en retard par rapport à ce qu'il est ou a été, parce que bien qu'étant il n'est déjà plus. Comme le chauffeur de bus qui fond, qui lit le journal, qui se fond dans le journal qui se fond dans le roman. Comme tout ce qui doit disparaître, périr, mourir, brûler, être massacré dans le roman pour y apparaître. C'est cette étrangeté que réalise La ville fond qui raconte ce que fait la ville en fondant et dont le titre, La ville fond, contamine le texte en réalisant la littérature qui consiste à rendre étrange les choses et les êtres par rapport à ce qu'ils sont ou seraient à travers l'opération de représentation qui fait que finalement bien qu'étant, les choses et les êtres ne sont déjà plus. La représentation n'est pas la répétition du même mais l'émergence de l'autre qui en même temps qu'il est, n'est déjà plus, n'étant plus dès lors ce qu'il est par ailleurs. Bram dans son infini répétition n'est jamais tout à fait le même Bram, personnage en devenir transformé en permanence par le langage bien qu'il demeure toujours le même Bram ou presque. Le roman de Quentin Leclerc décrit le perpétuel ressassement que constitue le fait d'écrire qui consiste à revenir cent fois sur son ouvrage afin que le réel fonde pour passer dans la fiction. Le roman de Quentin Leclerc décrit l'infini ressassement que constitue le fait d'écrire qui consiste à revenir cent fois sur son ouvrage afin que le geste esthétique vienne à bout de la résistance du vivant à sa transformation en signes qui est son anéantissement. Le roman de Quentin Leclerc s'écrit en même temps que nous le lisons en même temps que le récit se déroule chaotiquement au fur et à mesure qu'on le lit parce qu'il est à la fois un récit et son propre récit, du moins le récit de sa propre écriture qui se superpose à ce qu'il est et demeure, un récit.

Que nous soyons entraînés dans les cauchemars récurrents d'un veuf psychotique et bègue qui aurait oublié de prendre ses médicaments ou que nous soyons les spectateurs impuissants d'une interminable partie de jeu vidéo dont le but est d'atteindre à tout prix la ville alors qu'elle fond et que tout nous en empêche, l'issue sans cesse reconduite finit par être la même qui est la fin du cauchemar qui est la fin de la partie qui est la fin du roman lorsque tout est finalement bel et bien écrit. Bram et le chauffeur de bus parviennent à atteindre la ville au chapitre 12 du roman. Lorsque le chauffeur de bus s'exclame enfin « La voilà ! », Bram ne voit pas la ville, mais voit le village. Le chauffeur soutient que c'est la ville alors que ce n'est pas la ville que Bram connaît, mais le village tel que le village avait toujours été et que le chauffeur fait à présent passer pour la ville qui est aussi la fin du roman. Au milieu de la ville qui est la place du village, Bram découvre un trou. Un immense trou complètement noir. Le noir du trou est aussi total que son apparence profondeur. Le trou noir est exploité et exploré par les villageois et l'ensemble des personnages du roman dans un énorme chantier. Lorsque Bram demande aux ouvriers et aux ouvrières qui travaillent dans cet énorme chantier qui ne cesse de grandir pour quelle raison ils descendent dans ce trou noir, les personnages qui disparaissent les uns après les autres dans le trou noir qui les avalent lui répondent qu'ils descendent dans ce trou noir parce que la ville est au fond et qu'ils souhaitent la rejoindre. Bram penché au

bord du trou noir regarde curieux cette ville absente parce que fondue. Le trou, immense quand on se trouve au bord, est minuscule vu d'un peu plus haut, à peine une tête d'épingle, à peine de quoi s'y faufiler, à peine de quoi imaginer le moindre passage pour se fondre dans le texte et passer dans la fine épaisseur du papier. C'est pourtant là que réside le principe de l'écriture qui fait définitivement basculer Bram, sa femme, le chauffeur de bus, son bus, la veuve du bar et tous les autres personnages et lieux du récit de l'autre côté du pont, dans le monde froid et glacé de la représentation, dans l'orbe de la fiction qui est celle du texte. Ils basculent tous de l'autre côté par l'action dissolvante de la boue, de la pluie, de la forêt, des massacres, de la boucherie qui participent tous du geste esthétique qui est ce trou noir actif au centre de la ville qui est le centre du village qui est le chantier de l'écriture de ce roman qui est le cœur agissant au cœur du roman et qui permet de transformer ce village en ville alors qu'elle n'était qu'un village mais qui maintenant que tout est écrit ou presque est devenu la ville que cherchaient à atteindre Bram et le chauffeur de bus et qui est finalement le roman tout entier maintenant que tout est écrit. Ce trou noir et agissant fait que tout ce qui existait se volatise, que des pans entiers du paysage fondent dans le brouillard sans que rien ne revienne jamais tout en revenant sans cesse. Ce trou noir et dissolvant fait que rien ne reprend consistance vraiment autrement qu'à travers le signe de son absence. Ce trou noir et négateur fait que rien n'existe plus tel qu'il l'était si ce n'est en signe, et ce depuis que la ville fond, que tout ce qui est autour de cette ville fond, et que tous ceux et toutes celles qui désirent se rendre en ville aussi fondent. La descente dans le trou noir et avalant, puissant vortex de la transformation esthétique du monde en son image, est longue, éprouvante, interminable. Tous et toutes descendent dans ce trou noir de noir, jusqu'à ce que l'oxygène leur manque, et qu'ils s'y anéantissent comme finissent par le faire Bram, le chauffeur de bus et tous les autres personnages du roman, rendus à ne rien être davantage que ce qui demeure finalement écrit une fois le vivant transformé en signes. La descente au cœur de ce trou noir qui est le roman en train de s'écrire est une descente aux enfers comme image du monde. Au fond du trou, le roman tel qu'il est écrit.

Une quiétude originelle s'empare alors du paysage, qui fige les choses pour de bon et paraît s'étirer sur une durée sans mesure, une quiétude pourtant soudainement troublée par un bruit apparemment anodin, mais incessant, un bruit de rien, à peine un bourdonnement, bruit qui amène à remarquer que le bus en parfait état n'est plus sur la route, ni dans les parages, ni stationné dans le village, le bus est introuvable, ou plutôt il veut se rendre introuvable, il veut disparaître du champ, on veut le faire disparaître du champ, quelqu'un s'acharne à vouloir le faire disparaître du champ, à le subtiliser, le bus est en route, on n'en a pas encore fini, mais presque. La ville a fini de fondre. Bram constate que la ville n'a pas changé sinon qu'elle est à présent définitivement écrite après s'être engloutie elle-même. La ville dans laquelle Bram se balade à présent est identique à celle qu'il connaissait avant qu'elle ne fonde, à ce détail près qu'en son centre, sur sa place, repose maintenant une impressionnante statue de bronze à laquelle il n'avait jamais prêté attention jusqu'alors et qui représente une sorte de procession d'hommes et de femmes avec à sa tête un petit garçon comme celui apparu disparu qui a griffé Bram au visage et tenant ici un flambeau et en dessous, gravés sur une plaque de marbre, des dizaines de noms inconnus de Bram ainsi que l'inscription «En mémoire des héros disparus»... Le livre est enfin terminé comme gravé dans le marbre. Le livre est écrit, il est fini d'être écrit en même temps que nous finissons de le lire et tous les disparus sont là, présents dans le texte bien qu'absents au monde qu'il représente, comme gravés dans le marbre. Et nous nous souvenons des photographies floues où l'on distingue des silhouettes, l'ombre des flammes et des bâtiments sans relief. L'œuvre d'un trou noir.

Hélian des cuers





Une erreur n'arrive pas par hasard.
Une erreur oscille entre plusieurs moments pour apparaître,
en rotation, en orbite autour d'un mouvement de pensées,
est entité à part entière qui se meut, dans les travers de nos cerveaux trop bons calculateurs, et sait se glisser, parmi
la foule, jusqu'à sa cible définie.

Sans erreur, les flux informationnels suivent un cour sans à coups, sans chutes, sans symptômes, défaits de la
donnée aléatoire qui interrompt la roue libre, pour la questionner.

L'erreur scinde chaque mécanisme en deux branches nouvelles, puis en plusieurs autres, jusqu'à devenir carto-
graphie imparcourable, dans son ensemble, et ne laisser que des bribes disponibles à la pensée-cible, pour se
reconfigurer chaque fois différemment.

Mutation générationnelle.

Un tîme machine à échelle humain.

Ecraser l'ancienne version, recommencer, se photocopier à l'infini, sans jamais accéder à la pluralité des images, et
ainsi se voir, erronément, toujours en un seul.

En 4 dimensions, on pourrait voir dans leur ensemble, l'entière de toutes les images copiées et sur-copiées de
nous même, au même instant. Nous prendrait alors peut-être le vertige de l'accès immédiat à toutes les strates
d'empilements nous constituant, et peut-être le vide de ne plus avoir à reconstituer la fin de l'image.

Parfois je me laisse penser que la compilation s'est mal agencée.

Qu'une pensée a été déplacée sans sa source, errante, ne sachant avec quels nerfs traiter son information.

Il y'a un os qui semble douloureux depuis quelques temps, un os dans le crâne, une drôle de douleur qui ne sait
pas quel rôle jouer.

Des milliards de trous plein à craquer me font marcher de biais. Remplis mais indéchiffrables, mal répliqués, ils
alimentent des mouvements qui n'existent que par eux même.

Est-ce que la photocopie d'une photocopie pense ?

Est-ce que vieillir c'est se remplir de trous ?

Est ce que l'on évolue en s'imprécisant, un peu plus à chaque sauvegarde de nous même ?

Est ce que la fin du processus est une automatisation réglée ?

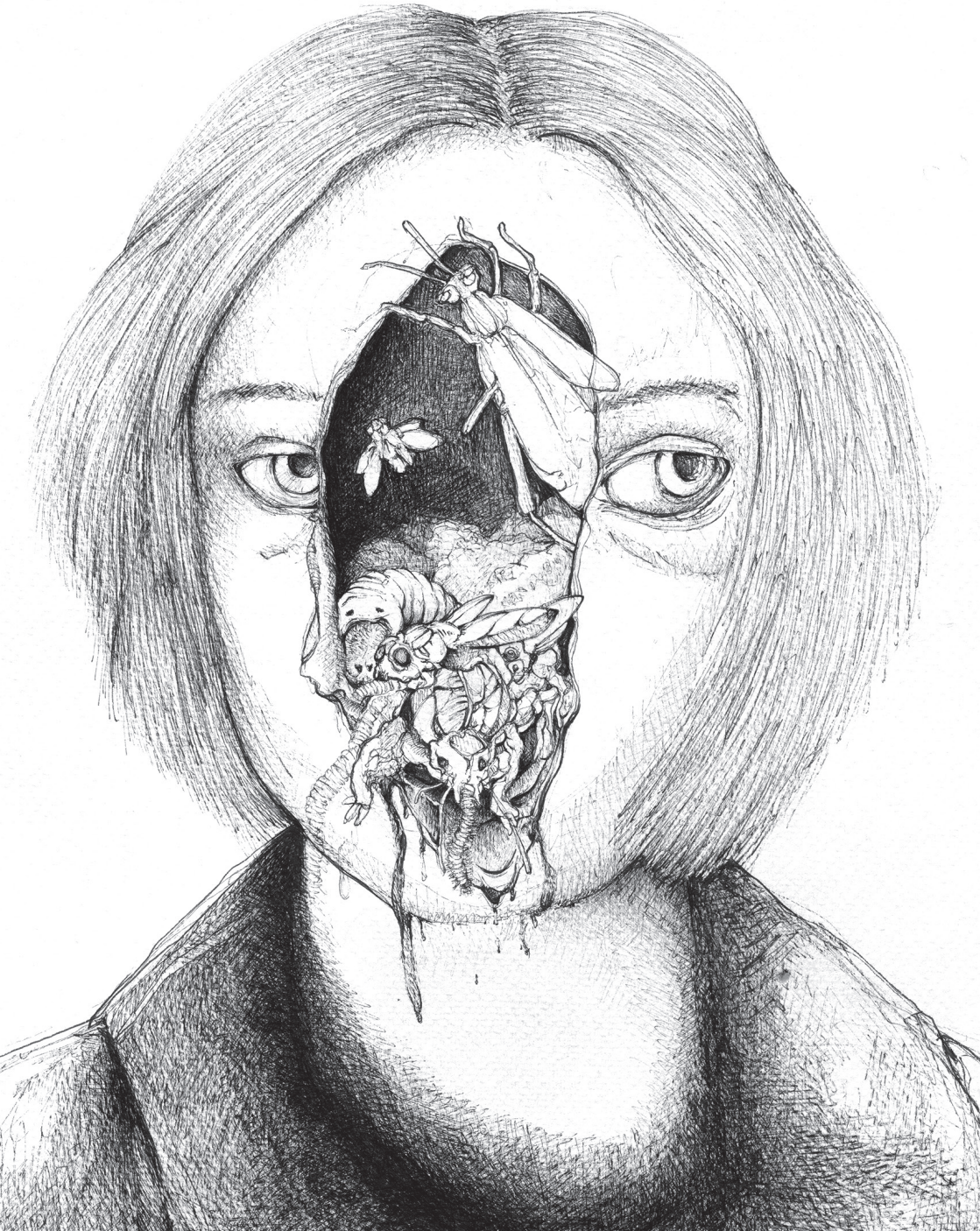
N'ayant plus de bases sur lesquelles reposer, le cerveau agit dans les conditions empilés,
sans retour possible.

On construit des strates de vie sur la base d'empilements, et de vides :

Après des années de superpositions et d'ajouts, à but de la rectifier, une loi s'annule elle-même à la fin de la com-
pilation. Entre ces empilements, quelques creux oubliés laissent encore une palette de gris à la moralisation d'un
acte, ou d'une pensée.

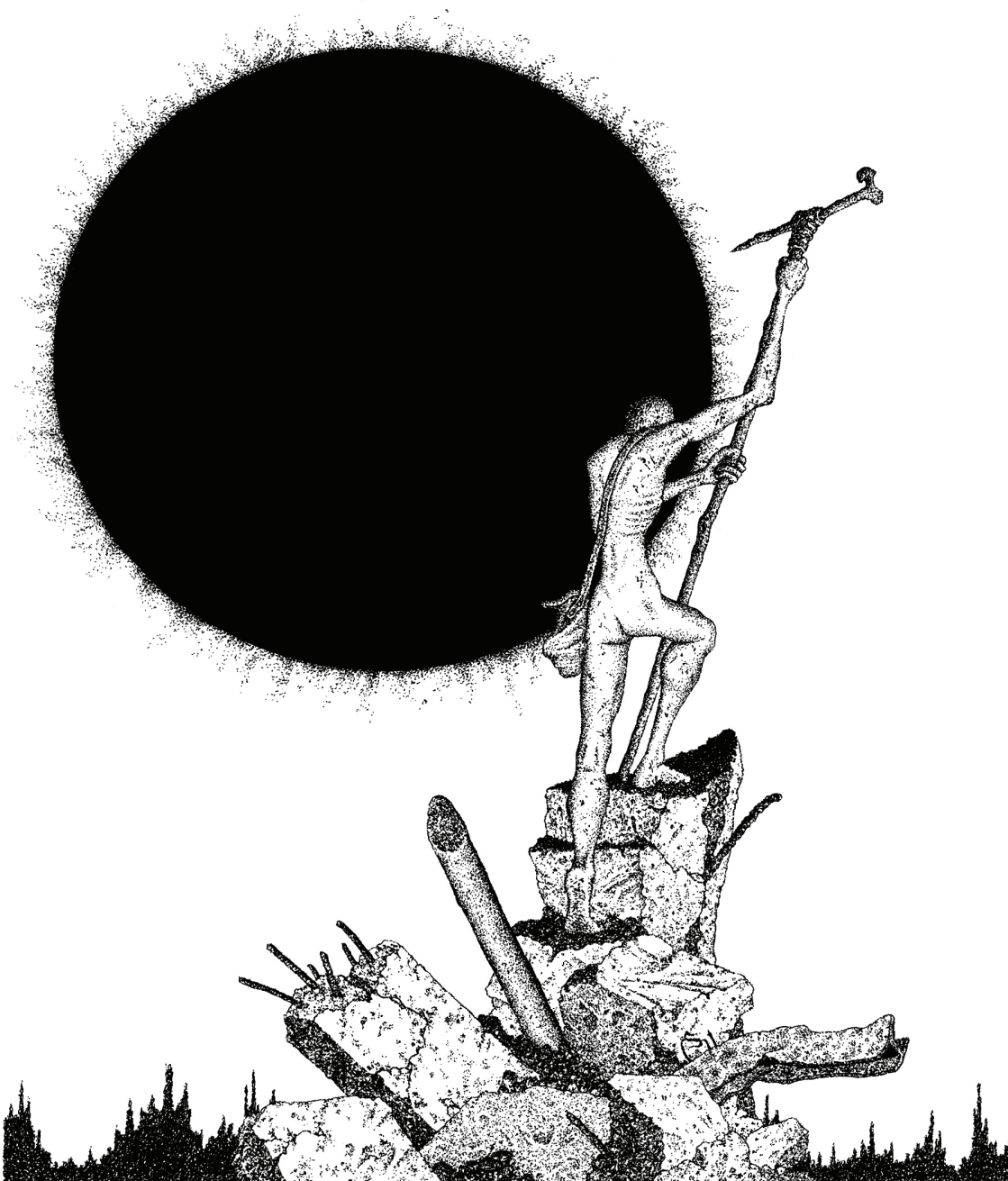
Empilements/Fissure/contradiction.

La mémoire compresse ses strates pour avancer avec toutes les nouvelles données en permanence,
elle s'avale, s'auto-consume, choisi de n'être rien plutôt que quelque chose, de faire de l'oubli une puissance men-
tale : la libre errance.











Disparue

Il y a eu ce moment où je n'ai plus réussi à compter mes os. Avant c'était facile. Avant j'arrivais à 206, parfois je continuais en comptant mes muscles parfois je m'endormais direct. À un moment je n'ai plus atteint tout à fait le bout puis ça a régressé jusqu'à ne pas dépasser la centaine. Jusqu'à déferler sur le jour. Dans le rue en plein soleil des épaules et des pieds et des bras m'ont heurtée et entamée sans un sursaut. Me traversant presque, ne me remarquant plus du tout. À chaque fois j'ai voulu répliquer, coups de boule coups de genoux mais soudainement mes membres ne répondaient plus, trop lourds, vissés au sol. La sensation s'apparentait à un gros chewing-gum qu'on m'étalait sur tout le corps en un temps record ; désagréable, pas douloureux, même si objectivement se faire cracher dessus ne fait pas mal.

Il y a eu ce moment où je me suis plantée au beau milieu de la place et j'ai hurlé. Tu sais quand ça vibre vraiment profond, que ça puise à l'endroit où t'oses jamais descendre parce que tu ne connais pas les conséquences. Le ciel griffé par mes cris s'est éventré, déversant toutes les larmes que j'avais contenues. J'ai voulu les noyer, par mes pleurs, par mes bruits.

Il y a eu ce moment où leurs yeux se sont légèrement levés mais ce n'était pas vers moi. Chacun a sorti son parapluie pour ne pas être touché, regardé l'heure sur une machine et ignoré les flaques, mes dernières preuves d'existence. Certains les ont même piétinées avec leurs grosses semelles en plastique dur, et cette fois-ci ça m'a fait mal.

Les yeux

Ce genre de cou ténu qui une fois tendu semble dédié aux lèvres. Les miennes remontaient cette peau suave légèrement salée et saupoudrée de sueur, brillante comme un miroir brisé. J'ai oublié d'où provenait cette lumière, peut-être de mon propre corps qui étincelait tant je brûlais. Ma langue a roulé sur ses yeux et ses globes-sangues se sont fixés à mon palais, tournoyant faiblement. Boule à facettes au ralenti chatouillant mes amygdales, gratouillant de ses petites plaques mes muqueuses ruisselantes. J'ai voulu lui demander comment elle faisait ça, si ce n'était pas dangereux que ses yeux se détachent ainsi mais je ne pouvais plus articuler, seul un rire puissant venu de mon ventre arrivait à percer la barrière qu'elle avait formée dans ma bouche. Elle aussi a ri, ça ressemblait à des clochettes mais des clochettes basses, un son lointain de musique industrielle qui s'engouffrait violemment jusqu'à tout faire pulser, et mes tympanes, et mon sexe et mon sang. Il y avait des choses dingues chez elle, pas que ce truc, par exemple des langues lui ont poussé des mollets et du ventre et sont venus me lécher. De la mouille magique dégoulinait jusqu'à tremper nos corps, baigner ses tatouages dansant sous ses muscles, tout son corps trop vivant trop ardent et je me suis dit c'est pas possible d'être autant dans le réel, pourtant j'ignore quel jour on est, quand le soleil se lève, j'ignore la vie des gens, les horaires, les morales. Je ne sais plus si j'arrivais à lui parler, moi je n'avais qu'une langue et toutes les siennes s'agitaient, s'enfonçaient dans mon cul, ma chatte et ma peau. Tu crois que tu as déjà hurlé, tu chuchotais seulement. Puis certaines de ses langues se sont transformées, ont muté, devenues solides jusqu'à griffer. Et ça s'enfonçait un peu plus, éraflures et balafres, des ouvertures maintenant béantes. Tu as déjà pensé que tu ne te posais pas les bonnes questions. C'est drôle tous ces liquides et à quel point ça glisse, la cyprine la sueur le sang ; ça ne résiste pas. Je coulais. Submergée par les fluides. Un ballet violent dont les mouvements m'échappaient et demeuraient pourtant limpides. Ça palpitait encore mais moins fort, c'était fou ces poumons qui n'explosaient pas. C'est fou que jamais rien n'explose.

Cette nuit j'ai avalé ses yeux parce que c'était bon.





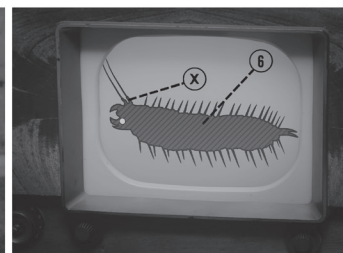
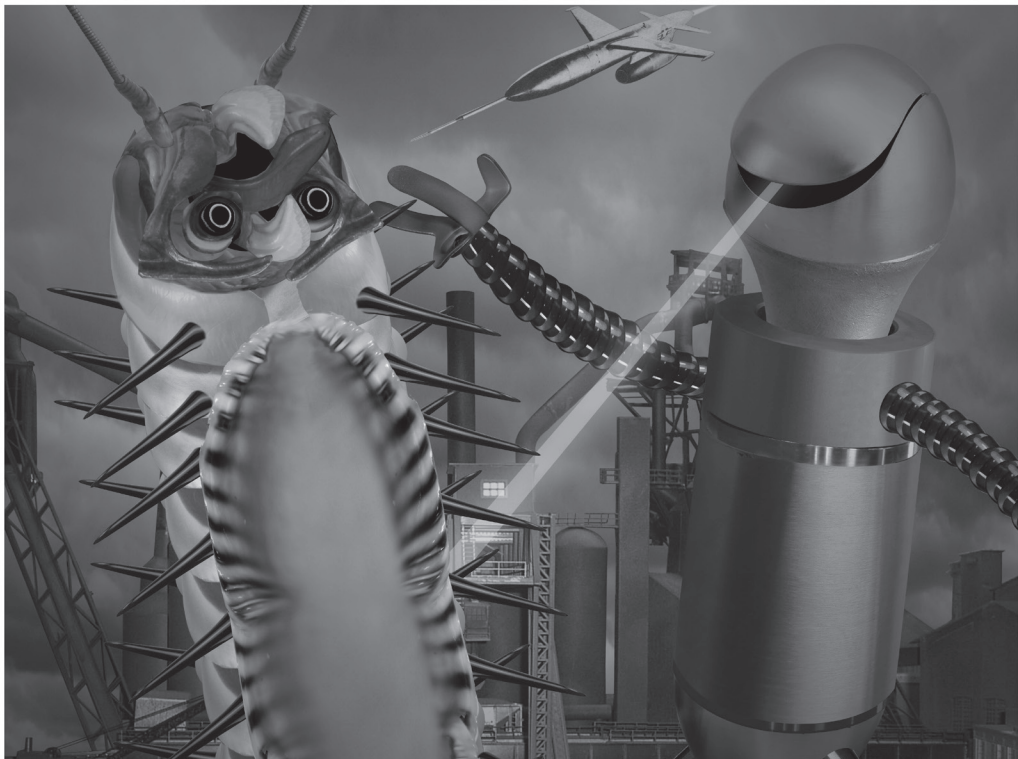
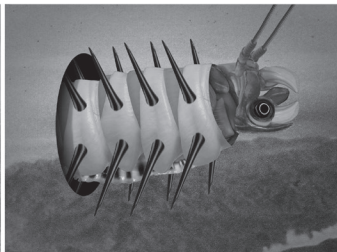
SEX TALES

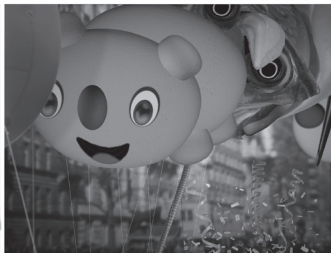
196





UNIVERSAL-INTERNATIONAL PRESENTS
THE WORMHOLE COMMOTION

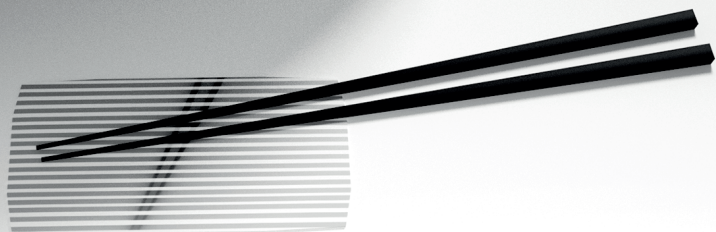








A vrai dire... toutes nos
étoiles ont leur plein de
contrats...



JR TELECRAN JR

Le trou noir lui-même est par sa fonction indétectable
mais il est possible de se le représenter
grâce à ce que l'on voit.



Horizontal

Vertical









Plus les étés passaient moins le dauphin rigolard sur le plastron me couvrait les tétines, plus ma raie mangeait le lycra. Les vagues s'emballaient en série d'oxers et à chaque saut, poneys fous et crotte-au-cul, on se passait les pouces dans le flottard pour se planquer les fesses. Il a tiré sur le lacet, sous ma queue de cheval en bouquet de rats trempés. La ficelle a glissé, s'est échappée du tube de tissu étroit et le pan s'est avachi sur ma poitrine.

- Lui descendre le bénard, lui percer ses brassards, lui enfoncer son churros dans le nez - Mais un gros rouleau est venu m'achever. Celui-là même qui emportait le cordon au bout duquel j'avais suspendu toute son intimité et tapi mon grand secret. Mon maillot de bain rouge comme la honte, bleu comme l'effroi, le sourire tordu du marsouin, toute ma vie pendouillait misérablement, choquée et paralysée à mes hanches. Le manège alentour ne m'éclaboussait plus ; les chevilles aspirées par le rivage, plaquée au mur du cyclone sous l'œil de ma hantise la plus sombre et la souillure en sanglot clouée au fond du ventre, seul déflagrait le grand blast noir.

Mon derrière, mes tétés, ma cramouille, j'en avais rien à braire qu'on les voit. Presque même ça me faisait poiler de les montrer. Mais ce qui venait d'apparaître là...

Ce petit nœud turpide, indécent et scandaleux, cette larve pâle et replète, l'épouvantable vestige d'un arrachement au clamp, la preuve mammifère du premier jour de ma mort, cette sadique saillie que plus tard voudraient forcer des quéquettes pour y pondre des graines en gémissant, la bouche sale de Grébbie, mon ennemie imaginaire. Le trou de mon ventre devant le monde à ciel ouvert en plein soleil.

Je n'étais pas nue, j'étais pire ; j'étais dépecée.

La villégiature à Farinette plage s'est poursuivie prostrée dans le sable en culotte et marcel, accablée par le chahut opiniâtre de la marmaille et des vieux, dévastée par l'angoisse froncée sur ma solitude croissante. De meurtrières minutes, mon ombilic jeté aux yeux de chiens aveugles ! Ça gaussait bas et gras sur ma sotte pudeur, mes œufs au plat, mes piques de moustiques, mais aucune raillerie sagace pour constater et légitimer mon cauchemar.

Était-il si illicite, grave, dangereux, laid qu'on ne puisse le considérer ?

Était-il invisible ?

Était-il Grébbie ?

Existait-il vraiment ?

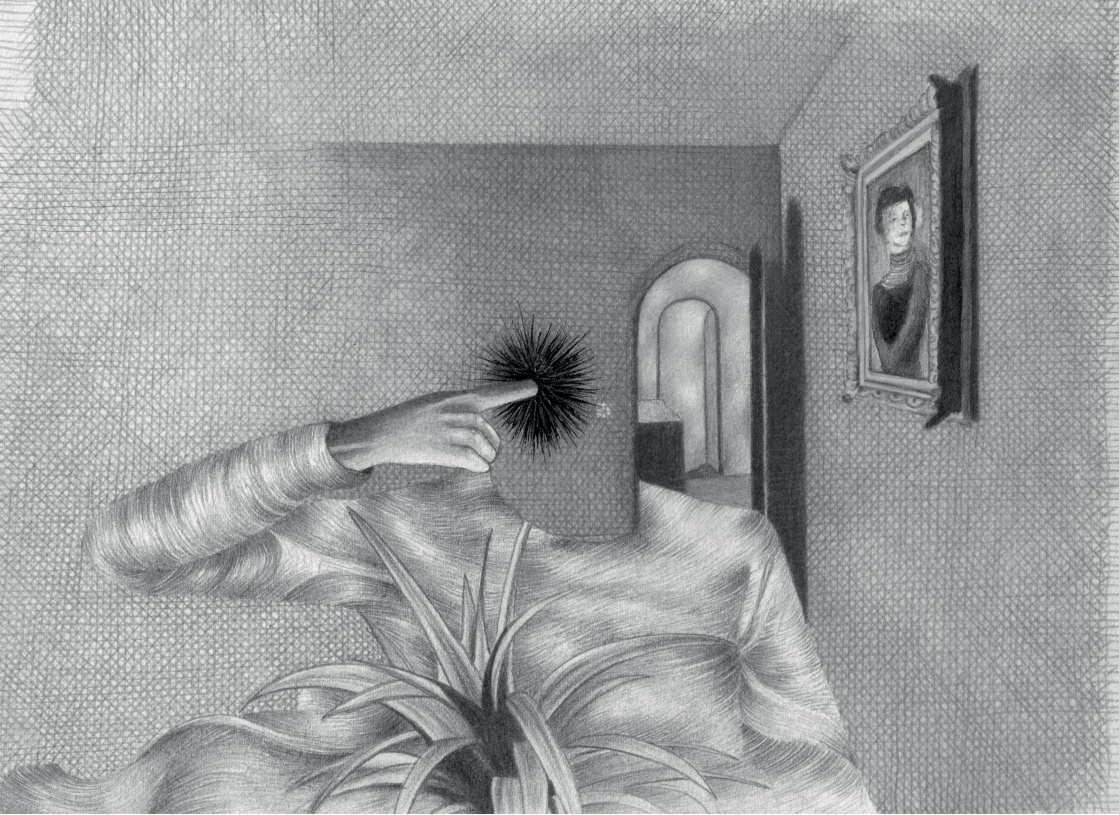
Il me semblait pourtant que le jour viendrait où quelqu'un s'y pencherait sérieusement, le surprendrait au vestiaire, où je ne pourrais plus remonter mon slip jusqu'aux flottantes pendant les visites médicales et où il faudrait trouver une alternative, un autre accès, à la bête à deux dos.

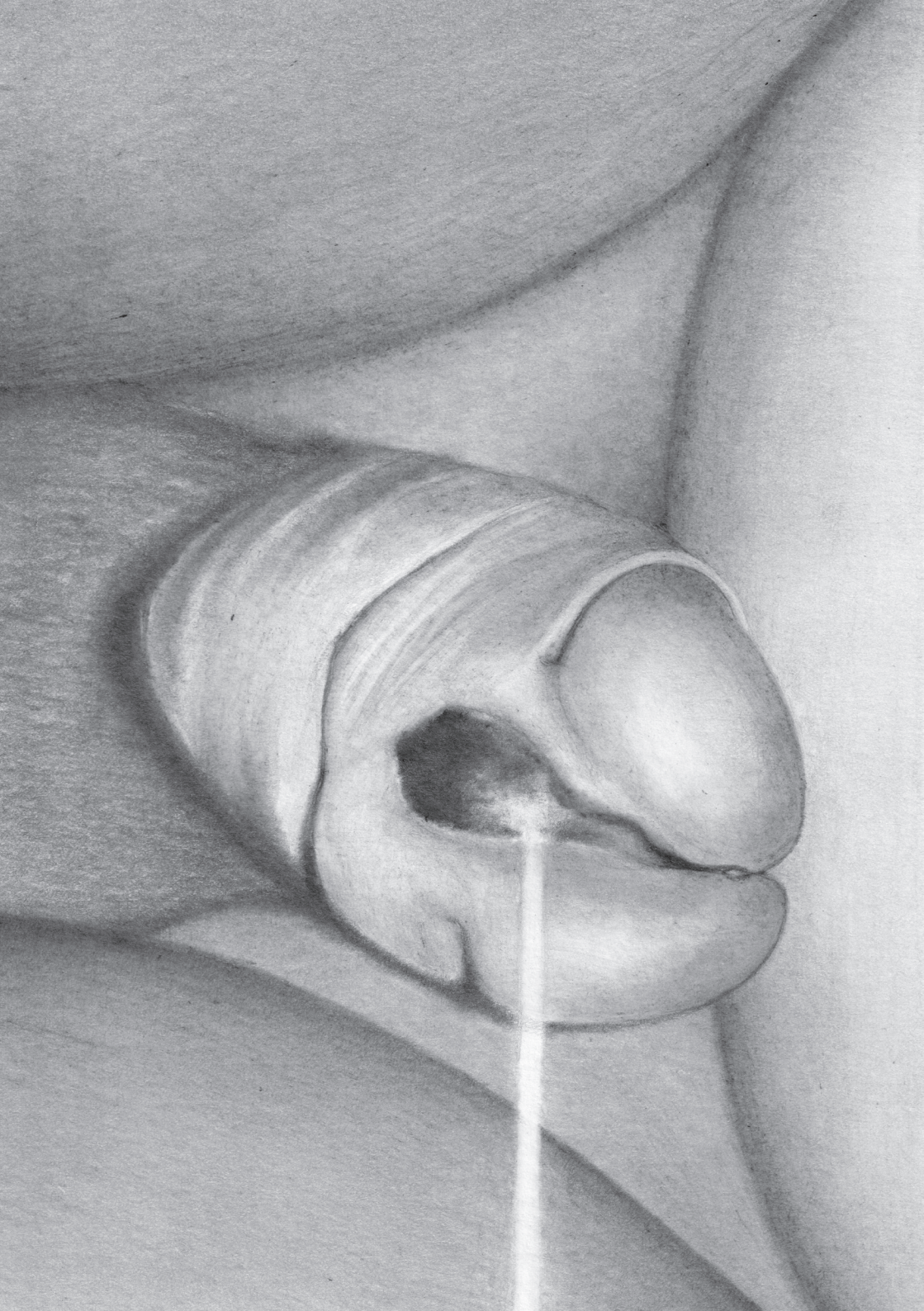
Il ne me resterait plus qu'à faire diversion, dérouter les regards, miroiter plus haut, plus bas, secouer des appâts, me bouturer des gyrophares, aménager des pièges, des embûches, un parc d'attraction ; en somme me développer suffisamment ailleurs pour y capturer et concentrer l'attention.

Provisoirement j'emportais dans mon sac-banane un tube de colle à bois carotté sur l'établi de l'oncle de la nymphette à serre-tête. En cas de menace, imprévu et catastrophe, je pourrais tromper l'œil, asphyxier ma tortionnaire, boucher, camoufler et condamner mon infâme avanée, mon insanité.

Si elle ne m'avalait, ne me suicidait pas avant





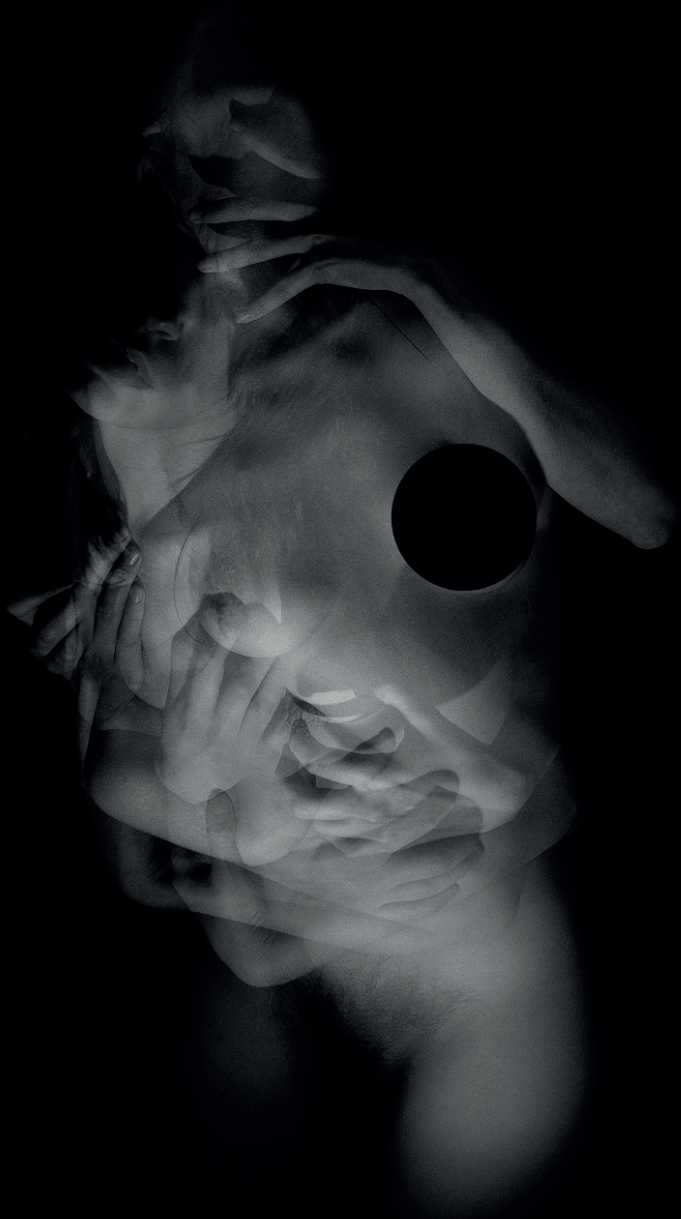




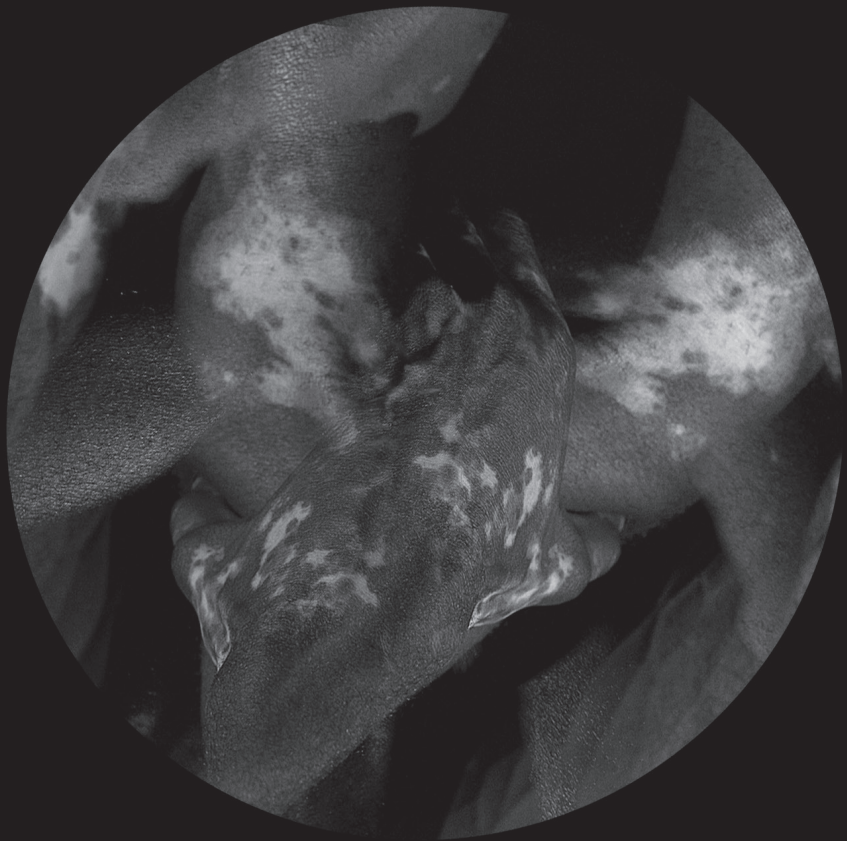












Nadia Von Foutre .2.3.6.
 Sarah Fishole .4.
 Mat Malinard .5.
 Sandra Martagex .7.
 Zélie Doffémont .8.
 Michel Lascault .9.
 LL de Mars .10.11.26.
 Claire Morel .12.13.43.
 Héian des cuers .14.15.16.17.18.
 Déborah Tournier .19.
 Tina Hype .20.21.
 Bambi Kramer .22.
 Stefania Cordone .23.
 Yves Marissal .24.
 Le Duc Bastard .25.
 Luna Beretta .27.
 Ben Sanair .28.
 Brulex .29.
 Pakito Bolino .30.
 Margaux Bigou .31.
 Colin Raff .32.33.
 Anne Mathurin .34.
 Musta Fior .35.
 Stéphane «Poulpe» Allary .36.
 Kimberly Clark .37.
 Stéphanie Sautenet .38.
 Wataru Kasahara .39.
 Céline Guichard .40.
 Pole Ka .41.
 Anna d'Annunzio & Yan Senez .42.
 LMG Névroplasticienne .44.
 Speet Silex .45.
 Vanda Spengler .46.47.48.
 Louise Dumont .49.50.51.

micrOlab diffuse, distrote, produit, fanzines, musiques, puzzles et autres curiosités.



~ micrOlab ~
 22 rue Jean-Baptiste Vaillant
 51370 St Brice-Courcelles
www.micrOlab.org
yeux@micrOlab.org